

THE ELECTRIC PENCIL #2

James Edward Deeds, Galerie Christian Berst,
du 9 septembre au 2 octobre

C'est d'abord tout un roman – et de la veine réaliste, où l'âpreté est tempérée par la grâce. Âpreté : une vie derrière les murs, internement, électrochocs. Grâce : tous les dessins d'un cahier miraculé (réchappé d'une pou-belle), reconnaissance posthume (James Edward Deeds meurt en 1987). Personnage-jouet entre les mains du Destin romancier, Deeds ? Peut-être, mais Deeds, dessinateur, devient demiurge, s'arrogeant, sur le triste support du papier de l'administration, la souveraineté dont celle-ci le frustre. Ici c'est l'inflexible scansion des verticales et des horizontales qui découpent un bâtiment industriel ; là, cette chaise déjetée, tout un appareil de baguettes lui impose l'armature qui contrarie la dislocation. Et ces portraits aux grands yeux comme hypnotisés par une volonté supérieure, ou plutôt ces portraits au carré, puisque Deeds dessine des tableaux avec leurs cadres, n'est-ce pas l'attestation redoublée de la domination de l'artiste – ses choix, son point de vue – sur le monde ?

DAMIEN AUBEL